

Genève, le 15 janvier, 9 heures p.m.

Mon cher chou,

Que pourrais-je faire de mieux pour occuper une partie de cette longue soirée solitaire que de t'écrire! À peine ai-je terminé une lettre que j'éprouve le goût d'en commencer une autre. Tu es dans ma pensée constamment: tu ne me laisses pas un instant de repos. Il y a toi, toi, toi, associé à chacune de mes impressions, à chaque minute qui passe.

Et puis, il faut bien t'annoncer que cette après-midi, peu de temps après t'avoir envoyé ma lettre du matin, j'ai reçu les deux tiennes de Paris. Deux lettres à la fois! En plus d'une autre que tu m'as adressée. Mais tout cela ne comptait guère. Le concierge a sans doute été fort surpris de me voir parcourir le bas des lettres en vitesse, puis de m'emparer de deux enveloppes en laissant le reste sur le bureau. J'étais habillée, prête pour sortir. Avec tes deux lettres, j'ai donc passé la porte, et j'étais riche, je me sentais aimée, rien ne nous donne une telle impression de richesse et de sécurité.

Ne t'inquiète pas trop. Il est vrai que les heures m'ont paru très longues et que j'ai regretté [de] n'avoir pas au moins quelques connaissances à Genève. Puis aujourd'hui j'ai eu une inspiration heureuse. J'avais dans ma serviette une lettre écrite, tu te souviens, par un Genevois, M. Élie Moroy, secrétaire à la Croix-Rouge. Je lui ai téléphoné. Je lui ai demandé s'il me ferait visiter les bureaux de la Croix-Rouge sans me présenter évidemment et s'il pouvait me promettre de ne pas signaler ma présence à Genève. Il s'y est engagé de bonne grâce et est venu me chercher à l'hôtel vers 3 heures cette après-midi. Un petit fonctionnaire ressemblant quelque peu physiquement et même moralement je crois à Bill Deacon. Il m'a plu tout de suite. Cinquante ans environ, très poli, très simple, une nature douce, un peu réticente et voilée. J'ai donc visité le palais du Conseil Général où sont logées depuis la dernière guerre plusieurs sections de la Croix-Rouge. Mon guide a été parfait et j'ai appris des choses fort intéressantes. J'ai aussi vu de mes yeux des actes de décès de soldats canadiens et autres morts au Japon, et cela dans le langage imagé des Nippons. Des lettres aussi, pathétiques, incroyablement tristes. Des demandes pour retrouver un fils, un frère, un fiancé dont on n'a pas entendu parler depuis la fin de la guerre. Ce qui m'a le plus émue, c'est l'immense salle du palais, à voûte très haute, cintrée. Là, sous cette voûte, s'alignent rangées et rangées de casiers. Des millions de fiches dans chaque petite boîte métallique. Et chaque fiche raconte, en quelques mots condensés, un drame. Un tel mort à Hong Kong. Un autre enterré sous les sables du désert. Un autre repêché dans la mer du Nord par un pêcheur allé un bon matin tirer ses filets. Tu ne peux imaginer ce que ces morts d'êtres inconnus racontées en quelques mots si brefs gardent de saisissant. On m'a aussi fait le récit d'épisodes amusants, savoureux même. Enfin, j'ai partagé une bonne partie de l'après-midi dans ce que j'aime le mieux: l'onde amère et chaude de l'humain.

Mon bonhomme m'a ensuite invitée à prendre le thé chez lui. Il a une drôle de femme, toute maigre, nerveuse comme un chat et qui le traite (rien d'étonnant puisque l'homme est si doux) de vieux fou. Assez gentiment au reste. L'intérieur de la maison est très beau. Toi qui aimes les poteries, les meubles d'époque, tu irais de merveille en merveille. Moi, hélas, je n'ai rien vu de cela, hormis peut-être l'atmosphère générale. Mais j'ai été sensible au raffinement des deux êtres qui m'accueillaient en toute bonté, sans chercher à tirer parti de moi. On m'a invitée à y retourner, et sans doute j'y retournerai.

Je suis bien contente que tu sois allé chez les Rousseau. Il te fallait justement ce genre de compagnie. Tu as raison: ce sont des amis qui ont beaucoup de tact et de fines qualités. Dis-leur bien

que je suis heureuse de les revoir à Paris.

Je te ferai part demain de ce [que] contiennent la plupart des lettres que tu m'as envoyées de Paris. Je t'envoie tout de même dès maintenant les photos reçues d'Anna. Tu y verras notre petit kiosque et l'humble chapelle où nous avons lié nos deux vies pour toujours. Dire que j'aurais pu ne jamais te rencontrer, demeurer pauvre comme je l'étais autrefois, sans cette inépuisable ressource de t'aimer et d'être aimée de toi! Douce petite chapelle et cher Marcel qui a eu raison de mon fol amour de la liberté.

J'ai hâte de te savoir bien installé et plongé dans le travail. Dis-moi, le Trianon te paraît-il mieux chauffé maintenant? Tâche de savoir si les Bécère et Koursliky ont reçu le café que nous leur avons fait envoyer de Genève. Je voudrais passer des heures à t'écrire. Ma visite à la Croix-Rouge m'a cependant fatiguée. Ne t'agite pas. Si l'hôtel de l'Écu ne me convient pas, je trouverai un autre endroit. Pour le moment, ça peut aller. D'ailleurs c'est, dit-on, un des plus vieux hôtels de Genève et tout aussi important que ton hôtel de la Cloche à Dijon, puisqu'il a abrité maintes célébrités. D'abord madame Hanska, bonne amie de Balzac, et puis, assez récemment, Sartre et Simone de Beauvoir.

À demain, mon doux Marcel.

Je t'embrasse en toute tendresse.

Gabrielle

Je ne crois pas, chéri, que tu gagnes beaucoup de temps en m'envoyant tes lettres par avion.